



Jacques Prévert
Œuvres complètes

I

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR DANIELLE GASIGLIA-LASTER ET ARNAUD LASTER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JACQUES PRÉVERT

*Œuvres
complètes*

I

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR DANIELÈ GASIGLIA-LASTER ET ARNAUD LASTER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1992,
pour l'ensemble de l'appareil critique.

PAROLES

© *Le Point du jour*, 1947, pour l'édition originale.
© *Éditions Gallimard*, 1949, pour la présente édition.

TENTATIVE DE DESCRIPTION
D'UN DÎNER DE TÊTES
À PARIS-FRANCE

Ceux qui pieusement...
Ceux qui copieusement...
Ceux qui tricolorent
Ceux qui inaugurent
Ceux qui croient
Ceux qui croient croire
Ceux qui croa-croa¹
Ceux qui ont des plumes
Ceux qui grignotent
Ceux qui andromaquent²
Ceux qui dreadnoughtent³
Ceux qui majusculent
Ceux qui chantent en mesure
Ceux qui brossent à reluire
Ceux qui ont du ventre
Ceux qui baissent les yeux
Ceux qui savent découper le poulet
Ceux qui sont chauves à l'intérieur de la tête
Ceux qui bénissent les meutes
Ceux qui font les honneurs du pied⁴
Ceux qui debout les morts⁵
Ceux qui baïonnette... on⁶
Ceux qui donnent des canons aux enfants
Ceux qui donnent des enfants aux canons
Ceux qui flottent et ne sombrent pas
Ceux qui ne prennent pas le Pirée pour un homme⁷
Ceux que leurs ailes de géants empêchent de voler⁸

Ceux qui plantent en rêve des tessons de bouteille sur
la grande muraille de Chine

Ceux qui mettent un loup sur leur visage quand ils
mangent du mouton

Ceux qui volent des œufs et qui n'osent pas les faire
cuire

Ceux qui ont quatre mille huit cent dix mètres de Mont
Blanc, trois cents de Tour Eiffel, vingt-cinq centimètres
de tour de poitrine et qui en sont fiers

Ceux qui mamellent de la France

Ceux qui courent, volent et nous vengent, tous ceux-là,
et beaucoup d'autres entraient fièrement à l'Élysée en
faisant craquer les graviers, tous ceux-là se bouscullaient,
se dépêchaient, car il y avait un grand dîner de têtes
et chacun s'était fait celle qu'il voulait.

L'un une tête de pipe en terre, l'autre une tête d'amiral
anglais, il y en avait avec des têtes de boule puante, des
têtes de galliffet¹, des têtes d'animaux malades de la tête,
des têtes d'Auguste Comte, des têtes de Rouget de Lisle,
des têtes de Sainte Thérèse, des têtes de fromage de tête,
des têtes de pied, des têtes de monseigneur et des têtes
de crémier.

Quelques-uns, pour faire rire le monde, portaient sur
leurs épaules de charmants visages de veaux, et ces visages
étaient si beaux et si tristes, avec les petites herbes vertes
dans le creux des oreilles comme le goémon dans le creux
des rochers, que personne ne les remarquait.

Une mère à tête de morte montrait en riant sa fille à
tête d'orpheline au vieux diplomate ami de la famille qui
s'était fait la tête de Soleillard².

C'était véritablement délicieusement charmant et d'un
goût si sûr que lorsque arriva le Président avec une
sommptueuse tête d'œuf de Colomb ce fut du délire.

« C'était simple, mais il fallait y penser », dit le Président
en dépliant sa serviette et devant tant de malice et de
simplicité les invités ne peuvent maîtriser leur émotion ; à
travers des yeux cartonnés de crocodile un gros industriel
verse de véritables larmes de joie, un plus petit mordille la
table, de jolies femmes se frottent les seins très doucement
et l'amiral, emporté par son enthousiasme, boit sa flûte de
champagne par le mauvais côté, croque le pied de la flûte
et, l'intestin perforé, meurt debout, cramponné au bastin-
gage de sa chaise en criant : « Les enfants d'abord. »

Étrange hasard, la femme du naufragé, sur les conseils de sa bonne, s'était, le matin même, confectionné une étonnante tête de veuve de guerre, avec les deux grands plis d'amertume de chaque côté de la bouche, et les deux petites poches de la douleur, grises sous les yeux bleus.

Dressée sur sa chaise, elle interpelle le président et réclame à grands cris l'allocution militaire et le droit de porter sur sa robe du soir le sextant du défunt en sautoir.

Un peu calmée elle laisse ensuite son regard de femme seule errer sur la table et voyant parmi les hors-d'œuvre des filets de harengs, elle en prend machinalement en sanglotant, puis en reprend, pensant à l'amiral qui n'en mangeait pas si souvent de son vivant et qui pourtant les aimait tant. Stop. C'est le chef du protocole qui dit qu'il faut s'arrêter de manger, car le président va parler.

Le président s'est levé, il a brisé le sommet de sa coquille avec son couteau pour avoir moins chaud, un tout petit peu moins chaud.

Il parle et le silence est tel qu'on entend les mouches voler et qu'on les entend si distinctement voler qu'on n'entend plus du tout le président parler, et c'est bien regrettable parce qu'il parle des mouches, précisément, et de leur incontestable utilité dans tous les domaines et dans le domaine colonial en particulier.

« ... car sans les mouches, pas de chasse-mouches, sans chasse-mouches pas de Dey d'Alger, pas de consul... pas d'affront à venger¹, pas d'oliviers, pas d'Algérie, pas de grandes chaleurs, messieurs, et les grandes chaleurs, c'est la santé des voyageurs, d'ailleurs... »

Mais quand les mouches s'ennuient elles meurent, et toutes ces histoires d'autrefois, toutes ces statistiques les emplissant d'une profonde tristesse, elles commencent par lâcher une patte du plafond, puis l'autre, et tombent comme des mouches, dans les assiettes... sur les plastrons, mortes comme le dit la chanson.

« La plus noble conquête de l'homme, c'est le cheval, dit le président, et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. »

C'est la fin du discours ; comme une orange abîmée lancée très fort contre un mur par un gamin mal élevé, la MARSEILLAISE éclate et tous les spectateurs, élaboussés par le vert-de-gris et les cuivres, se dressent congestionnés, ivres d'Histoire de France et de Pontet-Canet².

Tous sont debout, sauf l'homme à tête de Rouget de Lisle qui croit que c'est arrivé et qui trouve qu'après tout ce n'est pas si mal exécuté et puis, peu à peu, la musique s'est calmée et la mère à tête de morte en a profité pour pousser sa petite fille à tête d'orpheline du côté du président.

Les fleurs à la main, l'enfant commence son compliment : « Monsieur le Président... » mais l'émotion, la chaleur, les mouches, voilà qu'elle chancelle et qu'elle tombe le visage dans les fleurs, les dents serrées comme un sécateur.

L'homme à tête de bandage herniaire et l'homme à tête de phlegmon se précipitent, et la petite est enlevée, autopsiée et reniée par sa mère, qui, trouvant sur le carnet de bal de l'enfant des dessins obscènes comme on n'en voit pas souvent, n'ose penser que c'est le diplomate ami de la famille et dont dépend la situation du père qui s'est amusé si légèrement.

Cachant le carnet dans sa robe, elle se pique le sein avec le petit crayon blanc et pousse un long hurlement, et sa douleur fait peine à voir à ceux qui pensent qu'assurément voilà bien là la douleur d'une mère qui vient de perdre son enfant.

Fière d'être regardée, elle se laisse aller, elle se laisse écouter, elle gémit, elle chante :

« Où donc est-elle ma petite fille chérie, où donc est-elle ma petite Barbara qui donnait de l'herbe aux lapins et des lapins aux cobras ! »

Mais le président, qui sans doute n'en est pas à son premier enfant perdu, fait un signe de la main et la fête continue.

Et ceux qui étaient venus pour vendre du charbon et du blé vendent du charbon et du blé et de grandes îles entourées d'eau de tous côtés, de grandes îles avec des arbres à pneus et des pianos métalliques bien stylés pour qu'on n'entende pas trop les cris des indigènes autour des plantations quand les colons facétieux essaient après dîner leur carabine à répétition¹.

Un oiseau sur l'épaule, un autre au fond du pantalon pour le faire rôtir, l'oiseau, un peu plus tard à la maison, les poètes vont et viennent dans tous les salons.

« C'est, dit l'un d'eux, réellement très réussi », mais dans un nuage de magnésium le chef du protocole est pris en flagrant délit, remuant une tasse de chocolat glacé avec une cuiller à café.

« Il n'y a pas de cuiller spéciale pour le chocolat glacé, c'est insensé, dit le préfet, on aurait dû y penser, le dentiste a bien son davier, le papier son coupe-papier et les radis roses leurs rapiers. »

Mais soudain tous de trembler car un homme avec une tête d'homme est entré, un homme que personne n'avait invité et qui pose doucement sur la table la tête de Louis XVI dans un panier.

C'est vraiment la grande horreur, les dents, les vieillards et les portes claquent de peur.

« Nous sommes perdus, nous avons décapité un serrurier », hurlent en glissant sur la rampe d'escalier les bourgeois de Calais dans leur chemise grise comme le cap Gris-Nez.

La grande horreur, le tumulte, le malaise, la fin des haricots, l'état de siège et dehors en grande tenue les mains noires sous les gants blancs, le factionnaire qui voit dans les ruisseaux du sang et sur sa tunique une punaise pense que ça va mal et qu'il faut s'en aller s'il en est encore temps.

« J'aurais voulu, dit l'homme en souriant, vous apporter aussi les restes de la famille impériale qui repose, paraît-il, au caveau Caucasiens¹ rue Pigalle, mais les Cosaques qui pleurent, dansent et vendent à boire veillent jalousement leurs morts.

« On ne peut pas tout avoir, je ne suis pas Ruy Blas², je ne suis pas Cagliostro³, je n'ai pas la boule de verre, je n'ai pas le marc de café. Je n'ai pas la barbe en ouate de ceux qui prophétisent. J'aime beaucoup rire en société, je parle ici pour les grabataires, je monologue pour les débardeurs, je phonographe pour les splendides idiots des boulevards extérieurs et c'est tout à fait par hasard si je vous rends visite dans votre petit intérieur.

« Premier qui dit : "Et ta sœur", est un homme mort. Personne ne le dit, il a tort, c'était pour rire.

« Il faut bien rire un peu et si vous vouliez, je vous emmènerais visiter la ville mais vous avez peur des voyages, vous savez ce que vous savez et que la Tour de Pise est penchée et que le vertige vous prend quand vous vous penchez vous aussi à la terrasse des cafés.

« Et pourtant vous vous seriez bien amusés, comme le président quand il descend dans la mine, comme Rodolphe au tapis-franc quand il va voir le chourineur⁴, comme lorsque vous étiez enfant et qu'on vous emmenait au jardin des Plantes voir le grand tamanoir.

« Vous auriez pu voir les truands sans cour des miracles, les lépreux sans cliquette et les hommes sans chemise couchés sur les bancs, couchés pour un instant, car c'est défendu de rester là un peu longtemps.

« Vous auriez vu les hommes dans les asiles de nuit faire le signe de la croix pour avoir un lit, et les familles de huit enfants "qui crèchent à huit dans une chambre" et si vous aviez été sages vous auriez eu la chance et le plaisir de voir le père qui se lève parce qu'il a sa crise, la mère qui meurt doucement sur son dernier enfant, le reste de la famille qui s'enfuit en courant et qui pour échapper à sa misère tente de se frayer un chemin dans le sang.

« Il faut voir, vous dis-je, c'est passionnant, il faut voir à l'heure où le bon Pasteur conduit ses brebis à la Villette, à l'heure où le fils de famille jette avec un bruit mou sa gourme sur le trottoir, à l'heure où les enfants qui s'ennuient changent de lit dans leur dortoir, il faut voir l'homme couché dans son lit-cage à l'heure où son réveil va sonner.

« Regardez-le, écoutez-le ronfler, il rêve, il rêve qu'il part en voyage, rêve que tout va bien, rêve qu'il a un coin, mais l'aiguille du réveil rencontre celle du train et l'homme levé plonge la tête dans la cuvette d'eau glacée si c'est l'hiver, fétide si c'est l'été.

« Regardez-le se dépêcher, boire son café-crème, entrer à l'usine, travailler, mais il n'est pas encore réveillé, le réveil n'a pas sonné assez fort, le café n'était pas assez fort, il rêve encore, rêve qu'il est en voyage, rêve qu'il a un coin, se penche par la portière et tombe dans un jardin, tombe dans un cimetière, se réveille et crie comme une bête, deux doigts lui manquent, la machine l'a mordu, il n'était pas là pour rêver et comme vous pensez ça devait arriver.

« Vous pensez même que ça n'arrive pas souvent et qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, vous pensez qu'un tremblement de terre en Nouvelle-Guinée n'empêche pas la vigne de pousser en France, les fromages de se faire et la terre de tourner.

« Mais je ne vous ai pas demandé de penser ; je vous ai dit de regarder, d'écouter, pour vous habituer, pour n'être pas surpris d'entendre craquer vos billards le jour où les vrais éléphants viendront reprendre leur ivoire.

« Car cette tête si peu vivante que vous remuez sous le carton mort, cette tête blême sous le carton drôle, cette tête avec toutes ses rides, toutes ses grimaces instruites, un jour vous la hocherez avec un air détaché du tronc et quand elle tombera dans la sciure vous ne direz ni oui ni non.

« Et si ce n'est pas vous ce sera quelques-uns des vôtres, car vous connaissez les fables avec vos bergers et vos chiens, et ce n'est pas la vaisselle cérébrale qui vous manque.

« Je plaisante, mais vous savez, comme dit l'autre, un rien suffit à changer le cours des choses. Un peu de fulmi-coton dans l'oreille d'un monarque malade et le monarque explose. La reine accourt à son chevet. Il n'y a pas de chevet. Il n'y a plus de palais. Tout est plutôt ruine et deuil¹. La reine sent sa raison sombrer. Pour la reconforter, un inconnu avec un bon sourire, lui donne le mauvais café. La reine en prend, la reine en meurt et les valets collent des étiquettes sur les bagages des enfants. L'homme au bon sourire revient, ouvre la plus grande malle, pousse les petits princes dedans, met le cadenas à la malle, la malle à la consigne et se retire en se frottant les mains.

« Et quand je dis, Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs : "le Roi, la Reine, les petits princes", c'est pour envelopper les choses, car on ne peut pas raisonnablement blâmer les régicides qui n'ont pas de roi sous la main, s'ils exercent parfois leurs dons dans leur entourage immédiat.

« Particulièrement parmi ceux qui pensent qu'une poignée de riz suffit à nourrir toute une famille de Chinois pendant de longues années.

« Parmi celles qui ricanent dans les expositions parce qu'une femme noire porte dans son dos un enfant noir et qui portent depuis six ou sept mois dans leur ventre blanc un enfant blanc et mort.

« Parmi les trente mille personnes raisonnables composées d'une âme et d'un corps, qui défilèrent le Six Mars à Bruxelles, musique militaire en tête, devant le monument élevé au Pigeon-Soldat² et parmi celles qui défilèrent demain à Brive-la-Gaillarde, à Rosa-la-Rose ou à Carpa-la-Juive³ devant le monument du Jeune et veau marin qui périt à la guerre comme tout un chacun. »

Mais une carafe lancée de loin par un colombophile indigné touche en plein front l'homme qui racontait comment il aimait rire. Il tombe, le Pigeon-Soldat est

vengé. Les cartonnés officiels écrasent la tête de l'homme à coups de pied et la jeune fille qui trempe en souvenir le bout de son ombrelle dans le sang¹ éclate d'un petit rire charmant, la musique reprend.

La tête de l'homme est rouge comme une tomate trop rouge, au bout d'un nerf un œil pend, mais sur le visage démoli, l'œil vivant, le gauche, brille comme une lanterne sur des ruines.

« Emportez-le », dit le Président, et l'homme couché sur une civière et le visage caché par une pèlerine d'agent sort de l'Élysée horizontalement, un homme derrière lui, un autre devant.

« Il faut bien rire un peu », dit-il au factionnaire et le factionnaire le regarde passer avec ce regard figé qu'ont parfois les bons vivants devant les mauvais.

Découpée dans le rideau de fer de la pharmacie une étoile de lumière brille et comme des rois mages en mal d'enfant Jésus, les garçons bouchers, les marchands d'édredons² et tous les hommes de cœur contemplant l'étoile qui leur dit que l'homme est à l'intérieur, qu'il n'est pas tout à fait mort, qu'on est en train peut-être de le soigner et tous attendent qu'il sorte avec l'espoir de l'achever.

Ils attendent, et bientôt, à quatre pattes à cause de la trop petite ouverture du rideau de fer, le juge d'instruction pénètre dans la boutique, le pharmacien l'aide à se relever et lui montre l'homme mort, la tête appuyée sur le pèse-bébé.

Et le juge se demande, et le pharmacien regarde le juge se demander si ce n'est pas le même homme qui jeta des confettis sur le corbillard du maréchal et qui jadis, plaça la machine infernale sur le chemin du petit caporal³.

Et puis ils parlent de leurs petites affaires, de leurs enfants, de leurs bronches ; le jour se lève, on tire les rideaux chez le Président.

Dehors, c'est le printemps, les animaux, les fleurs, dans les bois de Clamart on entend les clameurs des enfants qui se marrent, c'est le printemps, l'aiguille s'affole dans sa boussole, le binocarde entre au bocarde⁴ et la grande dolichocéphale sur son sofa s'affale et fait la folle.

Il fait chaud. Amoureuses les allumettes tisons se vautrent sur leur frottoir, c'est le printemps, l'acné des

collégiens et voilà la fille du sultan et le dompteur de mandragores, voilà les pélicans, les fleurs sur les balcons, voilà les arrosoirs, c'est la belle saison.

Le soleil brille pour tout le monde, il ne brille pas dans les prisons, il ne brille pas pour ceux qui travaillent dans la mine,

ceux qui écaillent le poisson

ceux qui mangent la mauvaise viande

ceux qui fabriquent les épingles à cheveux

ceux qui soufflent vides les bouteilles que d'autres boiront pleines

ceux qui coupent le pain avec leur couteau

ceux qui passent leurs vacances dans les usines

ceux qui ne savent pas ce qu'il faut dire

ceux qui traient les vaches et ne boivent pas le lait

ceux qu'on n'endort pas chez le dentiste

ceux qui crachent leurs poumons dans le métro

ceux qui fabriquent dans les caves les stylos avec lesquels d'autres écriront en plein air que tout va pour le mieux

ceux qui en ont trop à dire pour pouvoir le dire

ceux qui ont du travail

ceux qui n'en ont pas

ceux qui en cherchent

ceux qui n'en cherchent pas

ceux qui donnent à boire aux chevaux

ceux qui regardent leur chien mourir

ceux qui ont le pain quotidien relativement hebdomadaire

ceux qui l'hiver se chauffent dans les églises

ceux que le suisse envoie se chauffer dehors

ceux qui croupissent

ceux qui voudraient manger pour vivre

ceux qui voyagent sous les roues

ceux qui regardent la Seine couler

ceux qu'on engage, qu'on remercie, qu'on augmente, qu'on diminue, qu'on manipule, qu'on fouille, qu'on assomme

ceux dont on prend les empreintes

ceux qu'on fait sortir des rangs au hasard et qu'on fusille

ceux qu'on fait défiler devant l'arc

ceux qui ne savent pas se tenir dans le monde entier

ceux qui n'ont jamais vu la mer

ceux qui sentent le lin parce qu'ils travaillent le lin
 ceux qui n'ont pas l'eau courante
 ceux qui sont voués au bleu horizon¹
 ceux qui jettent le sel sur la neige moyennant un salaire
 absolument dérisoire
 ceux qui vieillissent plus vite que les autres
 ceux qui ne se sont pas baissés pour ramasser l'épingle²
 ceux qui crèvent d'ennui le dimanche après-midi
 parce qu'ils voient venir le lundi
 et le mardi, et le mercredi, et le jeudi, et le vendredi,
 et le samedi
 et le dimanche après-midi³.

1931.

HISTOIRE DU CHEVAL

Braves gens écoutez ma plainte
 écoutez l'histoire de ma vie
 c'est un orphelin qui vous parle
 qui vous raconte ses petits ennuis
⁵ hue donc...
 Un jour un général
 ou bien c'était une nuit
 un général eut donc
 deux chevaux tués sous lui
¹⁰ ces deux chevaux c'étaient
 hue donc...
 que la vie est amère
 c'était mon pauvre père
 et puis ma pauvre mère
¹⁵ qui s'étaient cachés sous le lit
 sous le lit du général qui
 qui s'était caché à l'arrière
 dans une petite ville du Midi.
 Le général parlait
²⁰ parlait tout seul la nuit
 parlait en général de ses petits ennuis
 et c'est comme ça que mon père
 et c'est comme ça que ma mère

hue donc...

- ²⁵ une nuit sont morts d'ennui.
Pour moi la vie de famille était déjà finie
sortant de la table de nuit
au grand galop je m'enfuis
je m'enfuis vers la grande ville
³⁰ où tout brille et tout luit
en moto j'arrive à Sabi en Paro
excusez-moi je parle cheval
un matin j'arrive à Paris en sabots
je demande à voir le lion
³⁵ le roi des animaux
je reçois un coup de brancard
sur le coin du naseau
car il y avait la guerre
la guerre qui continuait
⁴⁰ on me colle des œillères
me v'là mobilisé
et comme il y avait la guerre
la guerre qui continuait
la vie devenait chère
⁴⁵ les vivres diminuaient
et plus ils diminuaient
plus les gens me regardaient
avec un drôle de regard
et les dents qui claquaient
⁵⁰ Ils m'appelaient beefsteack
je croyais que c'était de l'anglais
hue donc...

tous ceux qu'étaient vivants et qui me caressaient
attendaient que j'sois mort pour pouvoir me bouffer.

- ⁵⁵ Une nuit dans l'écurie
une nuit où je dormais
j'entends un drôle de bruit
une voix que je connais
c'était le vieux général
⁶⁰ le vieux général qui revenait
qui revenait comme un revenant
avec un vieux commandant
et ils croyaient que je dormais
et ils parlaient très doucement
⁶⁵ assez assez de riz à l'eau

nous voulons manger de l'animau'
 y a qu'à lui mettre dans son avoine
 des aiguilles de phono
 alors mon sang ne fit qu'un tour
 70 comme un tour de chevaux de bois
 et sortant de l'écurie
 je m'enfuis dans les bois.

Maintenant la guerre est finie
 et le vieux général est mort
 75 est mort dans son lit
 mort de sa belle mort
 mais moi je suis vivant et c'est le principal
 bonsoir
 bonne nuit
 80 bon appétit mon général².

LA PÊCHE À LA BALEINE

À la pêche à la baleine, à la pêche à la baleine,
 Disait le père d'une voix courroucée
 À son fils Prosper, sous l'armoire allongé,
 À la pêche à la baleine, à la pêche à la baleine,
 5 Tu ne veux pas aller,
 Et pourquoi donc ?
 Et pourquoi donc que j'irais pêcher une bête
 Qui ne m'a rien fait, papa,
 Va la pèpé, va la pêcher toi-même,
 10 Puisque ça te plaît,
 J'aime mieux rester à la maison avec ma pauvre
 mère,
 Et le cousin Gaston³.
 Alors dans sa baleinière le père tout seul s'en est allé
 Sur la mer démontée...
 15 Voilà le père sur la mer
 Voilà le fils à la maison
 Voilà la baleine en colère,
 Et voilà le cousin Gaston qui renverse la soupière,
 La soupière au bouillon.
 20 La mer était mauvaise,

- La soupe était bonne,
Et voilà sur sa chaise Prosper qui se désole :
À la pêche à la baleine, je ne suis pas allé,
Et pourquoi donc que j'y ai pas été ?
- ²⁵ Peut-être qu'on l'aurait attrapée
Alors j'aurais pu en manger,
Mais voilà la porte qui s'ouvre, et ruisselant d'eau,
Le père apparaît hors d'haleine,
Tenant la baleine sur son dos,
- ³⁰ Il jette l'animal sur la table, une belle baleine aux yeux
bleus
Une bête comme on en voit peu,
Et dit d'une voix lamentable :
Dépêchez-vous de la dépecer,
J'ai faim, j'ai soif, je veux manger.
- ³⁵ Mais voilà Prosper qui se lève,
Regardant son père dans le blanc des yeux,
Dans le blanc des yeux bleus de son père,
Bleus comme ceux de la baleine aux yeux bleus :
Et pourquoi donc je dépècerais une pauvre bête qui
m'a rien fait ?
- ⁴⁰ Tant pis j'abandonne ma part,
Puis il jette le couteau par terre,
Mais la baleine s'en empare, et se précipitant sur le père
Elle le transperce de père en part.
Ah, ah, dit le cousin Gaston,
- ⁴⁵ Ça me rappelle¹ la chasse, la chasse aux papillons,
Et voilà,
Voilà Prosper qui prépare les faire-part
La mère qui prend le deuil de son pauvre mari
Et la baleine, la larme à l'œil contemplant le foyer
détruit,
- ⁵⁰ Soudain elle s'écrie :
Et pourquoi donc j'ai tué ce pauvre imbécile,
Maintenant les autres vont me pourchasser en moto-
godille²
Et puis ils vont exterminer toute ma petite famille,
Alors, éclatant d'un rire inquiétant,
- ⁵⁵ Elle se dirige vers la porte et dit
À la veuve en passant :
Madame, si quelqu'un vient me demander,
Soyez aimable et répondez :
La baleine est sortie,

⁶⁰ Asseyez-vous,
Attendez là,
Dans une quinzaine d'années, sans doute elle revien-
dra...

LA BELLE SAISON

À jeun perdue glacée
Toute seule sans un sou
Une fille de seize ans
Immobile debout
⁵ Place de la Concorde
À midi le Quinze Août.

ALICANTE

Une orange sur la table
Ta robe sur le tapis
Et toi dans mon lit
Doux présent du présent
⁵ Fraîcheur de la nuit
Chaleur de ma vie.

SOUVENIRS DE FAMILLE OU L'ANGE GARDE-CHIOURME

Nous habitons une petite maison aux Saintes-Maries-de-la-Mer où mon père était établi bandagiste.

C'était un grand savant. Un homme très comme il faut et d'une rectitude de vie qui commandait le respect ; chaque matin les moustiques lui piquaient la main gauche, chaque soir il perçait les cloques avec un cure-dents japonais

<i>Note sur le texte</i>	1250
<i>Notes</i>	1251
CHARMES DE LONDRES	
<i>Notice</i>	1260
<i>Accueil de la presse</i>	1265
<i>Note sur le texte</i>	1267
<i>Notes</i>	1268
LETTRE DES ÎLES BALADAR	
<i>Notice</i>	1275
<i>Note sur le texte</i>	1279
<i>Notes</i>	1279
GUIGNOL	
<i>Notice</i>	1280
<i>Note sur le texte</i>	1282
<i>Notes</i>	1283
L'OPÉRA DE LA LUNE	
<i>Notice</i>	1283
<i>Note sur le texte</i>	1286
<i>Notes</i>	1287
LUMIÈRES D'HOMME	
<i>Notice</i>	1289
<i>Accueil de la presse</i>	1295
<i>Note sur le texte</i>	1296
<i>Notes</i>	1297
LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS	
<i>Notice</i>	1299
<i>Accueil de la presse</i>	1307
<i>Note sur le texte</i>	1318
<i>Notes</i>	1319
HISTOIRES ET D'AUTRES HISTOIRES	
<i>Notice</i>	1372
<i>Accueil de la presse</i>	1384
<i>Note sur le texte</i>	1394
<i>Notes</i>	1395
<i>Appendice : LE TABLEAU DES MERVEILLES de Cervantès</i>	
<i>Notice</i>	1439

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

PAROLES

LE PETIT LION

Photographies par Ylla

DES BÊTES...

Photographiées par Ylla

SPECTACLE

GRAND BAL DU PRINTEMPS

CHARMES DE LONDRES

LETTRE DES ÎLES BALADAR

Dessins d'André François

GUIGNOL

Illustrations d'Elsa Henriquez

L'OPÉRA DE LA LUNE

Images de Jacqueline Duhême

Musique de Christiane Verger

LUMIÈRES D'HOMME

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

HISTOIRES ET D'AUTRES HISTOIRES

Appendice à « Histoires et d'autres histoires »

CONTES POUR ENFANTS PAS SAGES

Illustrations d'Elsa Henriquez

Appendice

LE TABLEAU DES MERVEILLES

de Cervantès

*Introduction, Chronologie,
Note sur la présente édition,
Notices, documents et notes,
par Danièle Gasiglia-Laster
et Arnaud Laster*